L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 6 JUILLET 1890.

RETOUR.

I

—Ma foi! fit-je avec un petit air sceptique, le bien est si rarement récompensé sur cette terre qu'on a ghère, ou le fait exprès, à espérer autre chose que le repos de sa conscience.

—Ce serait déjà suffisant, me répliqua mon grand-père, mais tu répètes là une mauvaise excuse inventée par ceux qui se dérobent à leur devoir; Semer le bien a toujours été la meilleure manière de récolter le bonheur. Je vais te conter une histoire qui t'intéressera; elle t'apprendra que la fortune dont tu jouiras bientôt nous vient d'une bonne action, et cela augmentera ton désir de l'employer dignement.

Mon aïeul posa son journal sur la table, ajusjétit son lorgnon et, après un regard satisfait vers la terrasse du château où jouaient ses douze petits-enfants, il reprit :

—Mon grand-père à moi était le fils d'un bourrelier du village. Cela te paraît remonter aux temps préhistoriques, cela nous conduit simplement aux dernières années du règne de Louis XVI. Donc le bourrelier ayant quatre enfants et pas un son devant lui vit, sans trop de chagrin, son fils aîné, Jean, s'engager comme matelot sur la marine de l'Etat. Il garda auprès de lui les trois autres, parmi lesquels mon grand père Jacques, le plus jeune de tous.

A cette époque la marine jouait un rôle considérable. Les occasions de se distinguer ne manquaient pas. L'oncle Jean parvint au bout d'un an à l'emploi de sommelier.

J'ai une mone de désappointement. Le vieillard continua :

—Ces fonctions modestes lui donnaient sur les matelots une action incontestée. Comme au retour des campagnes de l'Inde chacun d'eux avait le droit d'entrer en franchise une pièce d'étoffe ou un objet rare, il priait ses camarades trop pauvres pour profiter de ce droit d'en user à son profit; il se trouvait ainsi chaque année à la tête d'une centaine d'objets précieux échappant à un impôt énorme. Il fonda un entrepôt à Marseille et put gagner ainsi quatre mille pistoles, chiffre considérable alors. Comprends-tu?

—Parfaitement Je vois bien dans l'origine de notre fortune la science du négoce, mais rien qui ressemble à une bonne action.

—Nous y voici. On arriva ainsi en 1786. Jean, devenu riche, songea à regagner son pays natal et s'établir auprès des siens. Pendant six ans, il avait rêvé chaque jour de revoir les roches du Vivarais, et la maison paternelle, et ses parents, et sa fiancée Rosette. Dans les interminables traversées de la navigation à voile, alors que des calmes plats vous clouent, pour ainsi dire, sur la nappe immobile, il s'asseyait sur une vergue et songeait à "la-bas", ce coin du pays où il avait laissé une partie de son être et dont la vision amenait au bord de ses paupières une grosse larme. La maisonnette du vieux bourrelier avec ses toits moussus et ses fenêtres étroites s'ouvrant sur la rue morne, la cuisine enfumée qui les réunissait tous à l'heure des repas, la mère affairée soufflant sur l'âtre, les frères harassés, le coude sur la table, et la petite Rosette montrant par l'entrebâillement de la porte sa jolie tête blonde aux yeux craintifs.

Qu'étaient-ils devenus, tous, depuis six ans? le père était mort, peut être, et la mère. Les frères s'étaient partagé la misère, le seul héritage à prévoir, et Rosette s'était mariée.

Dame! elle était si jolie Rosette, et si bonne, et si douce, et si simple!

Jadis tous les garçons se disputaient son cœur, mais elle n'aimait que Jean, son petit Jean. Elle lui avait dit :

—Tu peux partir en toute confiance, je t'attendrai! Puisque tu veux t'enrichir, pars à la recherche de la fortune, tu ne la trouveras pas ici; sache bien que riche ou pauvre, malade ou mendiant ta pauvre Rosette te garde son cœur!

A ces souvenirs le matelot pleurait un bon moment, puis il essuyait les yeux d'un revers de main et, haussant les épaules, murmurait :

—Ah! oniche! Elle est femme, elle m'a oublié. Je vais la trouver mariée à quelque gros paysan.... C'est égal, je langue bien d'aller voir tout cela!

Donc en 1788, notre matelot ayant terminé son congé vendit son comptoir de Marseille, réalisant toute sa fortune. Il plaça ses 4.000 pistoles dans sa valise solide, acheta un mulet et en route pour le Vivarais!

A Avignon, un de ses anciens amis lui annonça la mort du vieux bourrelier et de sa femme. Ce fut un coup terrible pour Jean. Il rentrait, ravi d'apporter à ses parents le bien être, il se réjouissait d'entourer leurs vieux jours de soins et de tendresse, et depuis quatre ans tous deux dormaient le grand sommeil!

L'ami ne put lui donner d'autres renseignements; lui-même avait quitté depuis fort longtemps le village.

Jean reprit sa marche le cœur bien gros. Tout en trottant sur son mulet il songeait à ses frères. Certes ils recevraient avec plaisir le porteur d'une valise pleine d'or, mais peut-être si le matelot fut revenu pauvre et humble eussent-ils hésité...

Une idée lui traversa le cerveau :

—C'est cela, s'écria t il, de cette façon je saurai s'ils sont dignes de partager mon argent!

Il s'arrangea de façon à arriver de nuit à ce village qui tenait son passé et son avenir. Auparavant il laissa sa monture à une ferme, cacha dans un ravin sa précieuse valise, déchira ses habits déjà fatigués par le voyage, prit autant qu'il le put l'air misérable,—et je pense que cela ne dut pas lui être fort difficile.

Ainsi accoutré, sans autre bagage que des hardes dans un mouchoir, jouant le déclassé qui vient se refaire à la table paternelle, il frappa à la porte de la maison.

II

C'était en automne; il faisait nuit depuis longtemps. Les fils du bourrelier, à la rentrée des champs, se reposaient dans la vieille maison. Deux seulement y demeuraient, mon grand-père Jacques possédait une mesure un peu plus loin.

Ce fut ce dernier qui vint ouvrir. Il se précipita dans les bras de son frère en pleurant de joie, avec une affection qui remua le cœur du matelot. Les deux autres embrassèrent aussi Jean; puis, inspectant sa tenue, tenant de l'œil son maigre bagage, ils se tinrent bientôt sur la réserve.

L'aîné commença par dire :

—Tu as eu bien tort de quitter ta place. Il n'y a rien à faire pour toi, nous ne pouvons t'aider. Le père nous a rien laissé, nous avons de grosses charges, les temps sont cruels.

Il parla un moment, embarrassé au début, puis, à mesure qu'il examinait l'état de son frère, ne cachant plus l'ennui de ce retour.

Le second fut plus brutal encore. Il déclara sans phrases que Jean ferait mieux de retourner à son bord.

Le matelot joua la comédie. Il supplia ses frères de lui accorder un coin à leur table, un abri sous leur toit. Il s'utiliserait de son mieux. Certes, il ne possédait pas un sou vaillant, mais il était si las de courir les aventures!

Les deux aînés furent inflexibles.

Autour de la table, à la clarté rougeâtre d'une lampe de plomb, Jean voyait les visages méfiants et durs de ses deux frères gênés par cet intrus qui venait apporter chez eux ses habitudes de soudard. Et aussi, il lisait leur désappointement en retrouvant misérable, celui sur lequel, vaguement, ils fondaient des espérances. Sans doute, en songeant à lui, ils se rappelaient parfois des histoires d'héritages d'Amérique, des parents rapportant des ceintures bourrées de doublons....

Et au lieu de cela, un gaillard aux dents longues et au gousset vide!

Décidément ils se refusaient à nourrir ce fainéant!

Alors, mon grand père Jacques prit le matelot par le bras et lui dit :

—Ecoute, Jean, tu es mon frère, et mon devoir est de t'accueillir. Ma maison est encore plus petite que celle ci, et la table moins bien garnie, mais tu auras toujours chez nous ton lit et ton couvert. Ma femme et moi travaillerons un peu plus et nous ne te demanderons rien en échange que d'être heureux et d'aimer nos enfants.

—Merci, frère! dit Jean.

Et il suivit chez Jacques pendant que les deux autres haussaient les épaules.

Dehors, Jean fit une grande croix sur la porte de la maison :

—Ceux là sont morts pour moi, dit-il.

Il arriva bientôt chez mon grand-père qui le présenta à sa femme, une fort jolie brune dont tu connais le portrait. Elle vint l'embrasser cordialement:

—Vous êtes chez vous ici, lui dit elle. Votre place est la première, puis que vous êtes l'aîné. Nous ne pousserons d'autre fortune que notre jeunesse et notre amour. Si vous vous mariez, vous aurez la même dot, nous les réunirons.

—Me marier! demanda Jean en devenant très pâle. Avec qui?

—Avec Rosette. Elle vous attend.

Alors voilà mon Jean qui se met à trembler, puis à pleurer. Il ne pouvait croire à son bonheur. Et tout simplement, comme si cela fut tout naturel, sa belle scène terminée, l'existence de Rosette : six années passées à attendre son fiancé. Depuis longtemps les soupirants ne l'importunaient plus, sachant l'inutilité de leurs soupirs. Une vie sans rides, remplie par le travail et le souvenir du matelot, une confiance absolue, un espoir inébranlable.

Jean écoutait bouche bée, les mains jointes.

Enfin, il put se lever pour aller chercher sa fiancée.

Il y eut une scène! Plus de dix minutes ils restèrent embrassés, sans pouvoir rien dire. Rosette finit pourtant par s'écrier :

—Tu es pauvre! tant mieux : nous serons plus unis!

—Pauvre! moi! venez!

Il prit son frère d'une main, sa fiancée de l'autre pour aller déterrer la cassette. A la vue des 4.000 pistoles, Jacques fut ébloui et Rosette fut attristée.

—Ah! fit elle, nous aurions été plus heureux liés par un travail quotidien, retenus auprès du foyer par la misère bénie qui oblige à se serrer l'un contre l'autre!

—Nous, peut-être, répondit Jean, mais nos enfants.

La jeune fille baissa les yeux et ils regagnèrent le village.

Trois ans après la Révolution éclatait. Avec les écus du sommelier on acheta ce château. Jean marie sa fille unique au fils de Jacques et pendant que les frères impitoyables trahissent par le monde leurs jours maudits, eux vécurent heureux et moururent pleins de jours et bénis de tous.

J'ai fini mon histoire. Tu n'as pas besoin que j'en tire la conclusion?

—Non, grand-père.

EUGÈNE BLAIRAT.

BAROUCHES, BUGGIES, DILIGENCES, TALLY HO", ETC., DE LUXE, A COVINGTON, LOUISIANE. — Le *Farmer* nous annonce que MM. Roubion & Giesen — deux des jeunes gens les plus actifs et les plus entreprenants de la paroisse St-Tammany—ont fait construire, à Covington, de grandes écuries où ils tiennent, constamment, à la disposition des promeneurs et des excursionistes; des personnes qui ont l'habitude de passer l'époque des chaleurs dans la florissante petite ville, ou de celles, fort nombreuses, qui on l'intention d'y demeurer, cet été—de barouches et des buggies achetés dans l'un des établissements les plus connus de la Nouvelle-Orléans; des diligences, des "Tally Ho", en un mot, tous les véhicules nécessaires à la campagne.

MM. Roubion & Giesen se chargent de transporter, à Abita, Mulberry Grove, Mandeville, Lewisburg, Madisonville, ainsi que dans toutes les parties de la paroisse, et à Franklinton, paroisse Washington, les commerçants et les "drummers" que les intérêts de leurs maisons y appelleront.

Il y a, dans les écuries, des places réservées aux chevaux que les propriétaires, qui habitent ou habiteront Covington, désirent s'éviter le tracas—souvent la coûteuse difficulté—de garder chez eux. D'autres "stalls" sont destinés à recevoir les chevaux des voyageurs qui ne s'arrêtent que peu d'heures ou peu de jours à Covington.

Le succès que MM. Roubion & Giesen ont obtenu, est un sûr garant de celui, encore plus décisif, qui attend leur nouvelle entreprise. Les deux jeunes gens n'ont rien négligé pour se faire une belle clientèle; ils ne recouleront devant aucun effort pour la conserver et l'augmenter. Notre confrère de Covington leur adresse un très vif encouragement, parce qu'ils le méritent sous tous les rapports.

UNE

PARTIE DE PÊCHE.

Le commis de la Direction des Domaines, à Tours, était un bonhomme d'une soixantaine d'années, petit, replet, la bouche en cerise, l'œil éveillé et malin, ayant une ponctualité de régulateur et toutes les maniaqueries d'un vieux garçon.

Légèrement porté sur sa bouche comme tous les Tourangeaux, il ne boudait pas près d'un bon plat, mais sa maîtresse passion était la pêche à la ligne.

Il s'appelait Chabot,—un nom prédestiné, car c'est celui qu'on donne, en Touraine, à un poisson blanc qu'on nomme ailleurs le "Meunier".

Dans ce pays, arrosé par de nombreuses rivières, le bonhomme Chabot trouvait amplement de quoi satisfaire ses goûts, ayant à portée la Loire et le Cher, sans compter les affluents du voisinage : la Cisse, où frétille le goujon, et la Rummer, où abonde l'écrevisse. Personne mieux que lui ne savait choisir une bonne place, ni confectionner adroitement la boule de terre glaise et de vers destinée à amorcer le poisson. Il connaissait par le menu les divers appâts employés par les pêcheurs : le blé cuit pour le goujon, la cerise pour la brême, le gruyère pour le barbeau, la mouche de mai pour la truite, etc.

I

—Monsieur, me dit-il un jour, il y a des imbéciles qui prétendent que la pêche est un plaisir monotone, engourdissant et sans grandes émotions : ces gens-là parlent sans savoir, car, pour ce qui est de moi, c'est à la pêche à la ligne que je dois la seule aventure qui m'ait ému violemment.

Un dimanche, il y a de cela une trentaine d'années, j'étais allé pêcher sur les bords de la Cher, aux environs de Saint-Avertin. Il faisait un temps de Pentecôte, un peu chaud, mais rafraîchi par le voisinage de l'eau et par une petite brise. Je m'étais installé à une place excellente, un creux de gazon entre deux bouillées d'aulnes où j'étais assis comme dans un fauteuil. A mes pieds, l'eau d'un vert brun coulait tranquillement en formant de petits entonnoirs; sur l'autre rive, tout en surveillant mes lignes, je voyais les prés étaler au soleil leur herbe grasse, fleurie de marguerites et de coquelicots. J'entendais de temps à autre les cloches d'Azay et de Saint Avertin qui sonnaient les vêpres, et j'éprouvais une douce quiétude en songeant que c'était dimanche, que j'avais devant une longue après-midi de congé à moi, et qu'aucun voisin fâcheux ne viendrait me déranger dans mon passe-temps favori.

J'avais malheureusement compté sans mon hôte.

Vers trois heures de relevée, voilà que je vis dégoucher derrière les peupliers un couple qui vint se placer de l'autre côté de ma bouillée, à dix pas en amont.

C'était un monsieur entre deux âges accompagné d'une dame encore jeunette, et fort bien, ma foi!

Le monsieur rasé, vêtu de noir, avait la mine correcte et la tenue d'un magistrat; la dame, en robe de toile grise, coiffée d'une capote de paille garnie de rubans bleus, était blonde, blanche, grassouillette et très sémillante.

Ils avaient apporté un pliant, où le mari fit asseoir sa femme; puis, il ajusta une canne à pêche toute neuve, arrangea les hameçons et la passa à la dame.

Rien qu'à examiner la façon dont ils s'y prenaient tous deux, je vis que j'avais affaire à des novices.

—Bon! pensai-je, ce sont des amateurs et ils ne me porteront pas grand préjudice..... Pourvu qu'avec leur bavardage, ils n'aillent pas effaroucher mon poisson!

Je ne m'étais pas trompé. Ils n'entendaient rien au métier, et la jeune dame avait beau renouveler les vers des hameçons, ça ne mordait pas. Moi, au contraire, j'étais en veine et, presque toutes les cinq minutes, je voyais, en retirant ma ligne, un poisson frétiller, vif comme argent, à l'extrémité de mon orin de Florence.

En moins d'une heure, je mis dans mon panier tapissé d'herbes fraîches, trois brêmes, quatre menuniers, et deux barbillons, sans compter le fretin. Mes voisins, eux, ne prenaient toujours rien. Tant qu'à la fin la jeune dame dépitée jeta sa ligne et vint rôder curieusement autour de moi. Juste au moment où elle arrivait derrière mon dos, ça mordit bellement; je donnai du fil; puis, tirant ma ligne en douceur, j'amenai hors de l'eau une perche d'une livre et demie, que je pris un malin plaisir à laisser sautiller sur le gazon avant de la mettre au panier.

—Oh! s'écria la jeune dame ébaubie, quelle belle pièce!

Puis, d'une voix insinuante, s'adressant à moi :

—Monsieur, demanda-t-elle, comment faites-vous pour pêcher tant de poisson, tandis que, nous autres, nous n'avons pu attrapper une ablette?....

J'étais jeune alors et, bien que les femmes m'aient toujours intimidé, je n'étais pas insensible à un joli minois; je répondis donc le plus galamment que je pus :

—Mon Dieu! madame, c'est que vous vous y prenez mal.... La pêche à la ligne est un art plus difficile qu'on ne pense.... Mais si vous voulez suivre mes conseils, je vous ferai voir du poisson.... Tenez, asseyez-vous là, je vais vous préparer votre ligne.

Sur un appel de la jeune femme, le mari apporta la canne à pêche, j'apprêtai moi-même avec soin les hameçons et j'enseignais mon élève les tours du métier qu'elle paraissait complètement ignorer. Après quelques leçons, elle manœuvra passablement. La place était bonne et le poisson se laissa prendre.... Ah! dame, ce ne fut pas une pêche comme la mienne, mais pour une débutante, c'était déjà très honorable : une douzaine de gardons et autant de vandoises.

A chaque heureux coup de ligne, la petite dame riait comme une enfant, battait des mains et se retournait d'un air triomphant vers son mari qui souriait gravement, paraissait très heureux de la joie de sa femme et me remerciait avec une politesse cérémonieuse.

II

Cependant, la soirée avançait. Vers six heures, nous nous levâmes et je me disposais à prendre congé, quand la jeune femme courut à son mari et lui chuchota quelques mots à l'oreille. Il l'écoutait d'un air méditatif, un peu effaré. Au bout d'une minute, je les vis revenir vers moi, et ce fut la dame qui prit la parole :

—Monsieur, me dit-elle, vous avez été trop aimable pour que nous vous quittions de la sorte.... C'est grâce à vous que nous avons pris du poisson, et il est bien juste que nous le mangions de compagnie.... Voulez-vous nous faire le plaisir de dîner avec nous?

Le monsieur vêtu de noir, après avoir approuvé gravement de la tête, avait fini par insister lui-même. Ils y mettaient tous deux tant de bonne grâce que j'accepta, et nous gagnâmes Sain-Avertin. Aux *Trois-Pigeons*, le mari demanda un cabinet et commanda le dîner. On nous servit dans une chambre haute, dont les fenêtres donnaient sur le jardin plein de cerisiers, au-delà desquels on apercevait une île du Cher où des peupliers frissonnaient avec un petit clapotement frais.

Nous dînâmes tous trois à fort bon pied, l'air de la rivière nous ayant aiguisé l'appétit. La chère était choisie et plantureuse. On nous avait cuisiné une succulente matelotte avec nos poissons; ajoutez-y une volaille sôtie, des asperges et une tarte, le tout arrosé d'un vin de Vouvray qui sentait la violette, et vous conviendrez que je n'étais pas trop malheureux, à côté de cette jolie dame qui riait constamment en montrant des dents blanches comme des amandes, et qui ne laissait pas un instant mon assiette ni mon verre vides.

Le mari était moins joyial; il avait un sourire contraint et le vin de Vouvray n'eut pas le don de lui délier la langue; à certains moments même, il paraissait presque gêné.

Je m'étais chargé de dépecer la volaille, tout en aiguisant mon couteau contre ma fourchette, je m'écriai gaillardement :

—Passez la moi, ça me connaît.... je vais proprement lui couper le cou!....

Je fus étonné du peu de succès de ma plaisanterie : le mari rougit jusqu'aux oreilles, la jeune femme devint pâle, et il régna dans la chambre un mortel silence.

Ils étaient, du reste, tous deux très réservés sur leurs affaires. J'avais beau les questionner adroitement, —car vous comprenez que j'étais curieux de savoir avec qui je dînais,—ils ne me répondaient que d'une façon évasive. Tout ce que je pus apprendre, c'est qu'ils ne faisaient que passer à Tours et qu'ils habitaient Orléans.

III

Il n'est si agréable compagnie qui ne doive se séparer. Quand nous eûmes pris le café, la nuit tombait et l'on songea au départ. J'avais fait honneur au repas et j'étais très gai; avant de me retirer, je les remerciai chaleureusement de leur hospitalité et leur déclarai que jamais société ne m'avait été aussi agréable que la leur. Cela fit sourire la jeune femme, et je tendis cordialement la main au mari, qui, après un moment d'hésitation, la serra dans la sienne. Je n'oublierai jamais la sensation étrange que me causa l'étreinte de cette main glacée et de ces doigts durs comme de l'acier.

—J'espère que nous nous reverrons un de ces jours, m'écriai-je en le quittant, et que j'aurai l'occasion de vous rendre votre politesse!

—Je ne le crois pas, me répondit-il avec un accent singulier; nous quittons Tours demain matin....adieu, monsieur!.....

Je ne les revis plus, en effet, à Saint-Avertin, où je retournais assidûment tous les dimanches. Mais je pensais souvent, avec sensualité, à ce bon dîner aux *Trois-Pigeons*. J'en racontais souvent les détails aux camarades et j'en avais chaque fois l'eau à la bouche. Trois mois se passèrent.

Un jour que j'étais au bureau, très affairé à mes écritures, quelqu'un entra et me présenta par le guichet un mandat à viser.

En ce temps-là, nous visions encore par non-opposition les mandats de paiement de frais de Justice. Je pris le papier distraitement, sans lever les yeux, et je le portai au "visa" de mon directeur. En revenant j'eus la fantaisie de le parcourir : c'était un mandat de 300 francs pour frais de transport à payer à M. Bleiger, "exécuteur des hautes œuvres".

Cela me fit tressauter et, en rendant cette pièce, je regardai curieusement à travers le guichet.....

Alors, monsieur, quelle ne fut pas mon épouvante, en reconnaissant dans le porteur du sinistre mandat mon hôte de Saint-Avertin, le mari de la jolie pêcheuse à la capote bleue!

Il se retira sans mot dire; il ne me reconnut pas ou ne voulut pas me reconnaître. Je restai seul, ahuri et tout pâle devant le guichet désert. Je me souvins alors qu'une exécution avait eu lieu à Loches, l'avant veille même de ma partie de pêche de la Pentecôte.....

J'avais dîné avec le bourreau.....

Vous me croirez si vous voulez, monsieur : la frayeur me donna un tremblement tel que, pendant un mois, je ne pus ni écrire droit ni boutonner mes r!

ANDRÉ THEURIET.

Les Martyrs

Des maux de tête cherchent en vain un soulagement jusqu'à ce qu'ils aient commencé à faire usage de la Salsepareille d'Ayer. Alors ils regrettent les années de souffrances, qu'ils auraient pu éviter, ils avaient essayé ce remède plus tôt. Le mal était constitutionnel; non local; et jusqu'à ce que la **Salsepareille d'Ayer** eût effectué son travail, comme Alterratif et Epurateur de Sang, ils étaient condamnés à souffrir.

La femme de Samuel Page, 21 Austin st., Lowell, Mass., était depuis longtemps, sujette à d'horribles maux de tête, résultat de désordres de l'estomac et du foie. Une guérison radicale a été accomplie par la Salsepareille d'Ayer.

Frank Roberts, 727 Washington st., Boston, dit qu'il avait autrefois de terribles maux de tête et que jusqu'à ce qu'il prît de la Salsepareille d'Ayer, il n'avait jamais trouvé aucune médecine qui pût lui donner un

Soulagement Permanent.

"Je souffrais de maux de tête, d'indigestion, de faiblesses, et étais à peine capable de me traîner dans la maison," écrit Mme. M. M. Lewis, de Austin st., Lowell, Mass. "La Salsepareille d'Ayer a accompli un merveilleux changement dans mon cas. Je me sens maintenant aussi bien portante et aussi forte que jamais."

Jonas Garman, Esq., de Lykins, Pa., écrit : "Chaque Printemps, pendant des années, j'ai souffert d'une violente affluxe de maux de tête, causée par l'impureté du sang et de la bile. Il me semblait pendant quelques jours et des semaines que ma tête allait se fendre. Rien ne me soulagea jusqu'à ce que je prisse de la Salsepareille d'Ayer. Cette médecine m'a guéri complètement."

Quand Mme. Genevra Belanger, du No. 24 Bridge st., Springfield, Mass., commença à prendre de la Salsepareille d'Ayer, elle avait souffert depuis nombre d'années d'une affection grave des reins. Chaque Printemps, aussi, elle était affligée de maux de tête, de la perte d'appétit et d'indigestion. Une de ses amies la persuada de faire usage de la Salsepareille d'Ayer, laquelle lui profita merveilleusement. Sa santé est maintenant parfaite. Les Maux de tête, maux de tête devraient essayer l'

Ayer's Sarsaparilla.

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. Prix $1; six flacons, $5. Valant $5 le flacon.

BULLETIN FINANCIER.

AVIS.

Les Bourses étant fermées et aucun télégramme commercial n'ayant été envoyé en reçu, et les affaires partiellement suspendues à cause de la fête du Quatre Juillet, nous répétons les cotes de jeudi pour référence.

Jeudi, 3 juillet 1890.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARING HOUSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Echanges.	Balances
Jusqu'ici cette semaine.....	$6,244,057 00	$696,394 00
Même temps la semaine dernière..	5,474,825 00	802 967 00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banques.

MONNAIE — Souverains Victoria, $4 86 à $0; 20-marcs, $4 86 à 4 75; 20-francs, $3 80 à $3 90; doublons espagnols, $15 40 à 15 60; doublons mexicains, $15 40 à 15 60; 25-pesetas espagnols, $4 70 à $4 80; 20-pesos mexicains, $19 40 à 19 60, et mutilés selon poids; 90 à 95c; or léger américain 97 à 99 c. des; lingots américains, 50 à 55; mis péruviens, 75 à 76; pesos chiliens, 75 à 76; argent mutilé américain, 85c. par oz; 5-francs, 85 à 95c.; argent anglais par £, $4 86 à $4 90; billets de la Banque d'Angleterre, $4 82 à $4 90; billets de la Banque de France, 19 à 19¼; reichsmarks, 23 à 24.

BILLETS MONETAIRES.

Souverains Grèces—L'argent est en bonne demande et stable.

Papier commercial.....	8
Sterling, 60 jours.....	—@5
Sterling sur garanties collatérales.....	5@7
Time do do.....	—@7
Papier hypothécaire.....	—@10

Sur New-York—Taux de l'argent à 6 pour cent. Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 4, consols 96 5/16 à 96 9/16; argent en liquide 4¾; U. S. 4 s 124 et coup.

Paris—Rentes 91 07½.

CHANGES.

SUR STERLING — Commercial 94⅝ à 95 — Demand 4 86 calme.

Commercial (60 jours).....	483¼ à 483½
Trait. sur banques (60 jours).....	486
Traites FRANCS sont aisées.	
France de commerce (60 jours).....	5,20
Traites sur banques (60 jours).....	5,17½

Le CHANGE A VUE SUR New York est ferme, mais inactif.

Prime de commerce 25c. de prime.

Prime de Banques $1 de prime.

Les banques tirent des coupons $1 de prime pour le taux de collection.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Appel de 11 a m

1 action du New La Jockey Club..... 88

Appel de 2 p. m.

20 actions N O Brewing Ass'n..... 96

$5,000 Louisiana 4s..... 93⅛

$15,000 Louisiana 4s..... 93⅛

et TIENT ET BOND.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

	Valeur	Offre	Demande
Banques	au pair		
Am-rican National.....	100	112½	114
Chamber of Commerce.....	10	12½	13
Union & Banking Co.....	100	165	172
Citizens.....	100	30	32
Germania National.....	100	207	215
Germania Savings.....	100	203	....
Louisiana National.....	100	205	....
Louisiana Savings.....	100	102	....
Louisiana Equitable.....	100	156	....
Louisiana National.....	100	140	145
Louisiana State.....	100	670	....
Louisiana Savings.....	50	90½	94
Louisiana National.....	100	145	....
Merchants' Mutual.....	100	53	....
Mechanics' and Traders'.....	100	125	....
Louisiana Ins Co.....	100	130½	....
Louisiana Ins Co.....	50	27½	....
Louisiana Ins Co.....	100	127½	....
Louisiana Ins Co.....	100	99	101
Louisiana Ins Co.....	100	130	....
Obligations de ville urbaines.			
Carrollton.....	100	118½	119
Crescent City.....	100	97	98½
Jeanne and Claiborne.....	40	22	23
New Orleans City.....	100	119½	121
Orleans.....	100	70	71
St-Charles Street.....	50	93	94
Actions diverses.			
Shreveville Oil Works Co.....	100	....	....
N O Slaughterhouse.....	50	55½	57½
Imp Bonded Warehouse.....	100	23½	....
Jeffer City Gas Light Co.....	100	91	98
Consumers' Ice Co.....	100	129	145
Louisiana Ice Man Co.....	100	....	4½
La State Lottery Co.....	100	1000	....
Ice Oil Co.....	100	....	....
N Jeff Cemetery Ass.....	100	....	106
N O Gas Light Co.....	100	101	102
N O Waterworks Co.....	100	87½	88½
Mississippi Cresent Oil Co.....	100	....	....
Sugar Stand Co.....	50	30	38
Southwestern Brush Electric Light Co.....	50	....	....
Louisiana Electric Light Co.....	100	75	....
Jockey Club.....	100	....	....
Crescent City Brewing Co.....	100	....	....
Bons d'Etat.			
Louisiana 7s.....	100	92½	93½
Louisiana 5's.....	100	....	....
Bons de ville.			
Commons.....	100	152½	153
Premium drawn number.....	200	220	....
Privileges, New Orleans.....	....	....	....
Canal Bonded 6's.....	....	....	....
Consolidated Railroad.....	100	....	....
Crescent.....	100	106½	107½
Bonds d'Actions.			
Bonded.....	100	....	....
Waterworks.....	....	....	....
Park.....	....	....	....
City 6 000 certificates.....	100	100½	....
City 6 000 Dis for Consol Coup	100	....	100½
City 5.....	100	....	....
City 7's old.....	109	111	....
Bons d'Actions.			
Gas.....	....	....	....
Bons divers.			
U S 6 Ov.....	100	121	....
Central Pacific RR 1st mort.....	....	....	....
C. Sd. L A N O. & R. Co.....	....	....	....
Jackson RR 2d mort. deb.....	....	....	....
Jackson RR 2d mort. debt.....	....	....	....
Orleans Railway 1st mort.....	....	....	....
Board of Trade Stock.....	....	....	....
Sugar Exchange Bond.....	....	....	....
Mechanics' Dealers and Lumbermen's Exchange Stock.....	....	....	....
New Orleans Traction Co.....	....	....	....
Sugar Exchange.....	....	....	....
Morgan's L & T 1st gold mort.	129	131	....
Tex & Pacific RR 1st gold m's	91½	....	....
Tex & Pacific RR 2nd gold m's	41	....	....
C.C. Brewing Co 1st.....	....	....	....
St-Charles Hotel 1st mort.....	....	....	....
Crescent City Ice.....	....	....	....
N O City RR Co mort.....	136	....	....
Carrollton RR mortgage [1892]	....	124	....
do do [1893]	....	137	....
N O Waterworks Co mort.....	118	....	....
La Ice Mfg Co 1st port.....	97½	106	....
La Ice Mfg Co 2d mort.....	50	....	....
Levee S. Cotton Press Co.....	16	29	....
do do 2d	....	....	....
Cotton Exchange 1st mort.....	....	107	....
Certificates et Warrants.			
State Warrants Ordin. 1884.....	70	....	....
State Warrants Ordin. 1886.....	50	75	....
do do do 1887.....	47½	55	....
do do do 1887.....	....	....	....
do do do 1888.....	55	70	....
Notes Ord.....	40	....	....
School Ord.....	35	35	....
Hay Burlp, old.....	91	....	....
new.....	57½	....	....
Jos. Lo. Ord. on State Consols.	22	....	....
Ord Funds on warrants for 1 cent of 1880.....	20	....	....
Unpaid State Coupons No 12 [Nov. 1 1890].....	16	29	....
Unpaid State Coupons prior to No 12.....	24	32	....
Unpaid City Coupons.....	....	....	....
Half Paid Coupons.....	....	....	....
State School Warrants.....	30	....	....

1 Avec dividende. 2 Sans dividende.
3 Avec coupon. 4 Sans coupon.
5 Consolidated Assoc. 6 New Stock.
Pour notes de $4000 et plus de $1000

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

Jeudi

Nos cotes pour les marques du pays et étrangères sont prises des dépêches de la Presse Associée et sont rapportées par le New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHE DE LA NLLE-ORLEANS SUR PLACE

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui les ventes de 500 balles comprenant — à arriver.

Le marché est stable.

Les cotons tachés sont de ¼ à ⅛ plus bas que les cotons blancs.

	Aujourd'hui	Hier
Low Ordinary.....	9 15/16 nom	9 15/16 nom
Ordinary.....	10 7/16	10 7/16
Good Ordinary.....	10 15/16	10 15/16
Low Middling.....	11 3/16	11 3/16
Middling.....	11 7/16	11 7/16
Good Middling.....	11 11/16	11 11/16
Middling Fair.....	12 1/16	12 1/16
Fair.....	12 13/16 nom	12 13/16 nom

FUTURES.

Calmes.

Janvier 10.11 à 10.12, février 10.17 à ——, mai 10.24 à 10.25; avril —— à ——, mai —— à ——, juin —— à ——, juillet 11.48 à 11.50; août 11.34 à 11.36; septembre 10.43 à 10.49; octobre 10.13 à 10.15; novembre 10.05 à 10.07; décembre 10.05 à 10.07. Les ventes comprennent 7,900 balles.

MARCHES DIVERS.

Aujourd'hui le middling dans notre ville a Galveston 11¼, à Mobile 11 5/16, à Savannah 11 7/16, à Charleston 11⅜ ashat à New Orleans à 11¼, à Norfolk 11⅜, à Augusta à 12⅛, à Boston 12⅛, à Philadelphie 12⅛, à Memphis 11⅜ à Augusta 11⅞ à 11¾.

MARCHE DE NEW-YORK.

SUR PLACE.

Inactif.

Cotons Middling Gulf 12 3/16.

FUTURES.

Calmes.

Janvier 10.53 à 10.54, février 10.58 à 10.59, mars 10.61 à 10.63; avril —— à ——, mai —— à ——, juin —— à ——, juillet 11.92, août 11.73 à 11.74; septembre 10.84 à 10.87; octobre 10.59 à 10.60; novembre 10.47 à 10.48; décembre 10.45 à 10.49.

MOUVEMENT DU COTON.

REÇU, NET—A la Nlle-Orléans, depuis le 1er septembre, 1,957,524 balles; même temps l'année dernière, 1,975,987 balles; à tous les ports des Etats-Unis, 5,761,328 balles, même temps l'année dernière, 5,454,675 balles.

EXPORTATIONS A L'ETRANGER—De la Nouvelle-Orléans depuis le premier septembre, 1,799,075 balles; même temps l'année dernière, 1,452,955 balles; de tous les ports des Etats-Unis, 4,794,472 balles; même temps l'année dernière 4,616,658 balles.

STOCKS—A la Nouvelle-Orléans, 25,924 balles; même temps l'année dernière, 20,502 balles; dans tous les ports des Etats-Un